

docteur Doinet, qui tous les deux s'occupaient activement des préparatifs de leur expédition.

Ils avaient frêté un navire à vapeur, solidement construit, très bon marcheur, quoique de médiocres dimensions, et le faisaient aménager d'une façon spéciale, après avoir choisi pour le monter un équipage recruté avec beaucoup de soin. Ils le nommèrent *Le Saphir*.

Au bout d'une dizaine de jours, le petit bâtiment fut complètement prêt, Julien Marty et le docteur se disposaient à partir. M. Dalmon et Jeanne les accompagnèrent jusqu'au quai d'embarquement.

Ils étaient tout attristés de cette réparation cependant prévue, et au moment des adieux ils leur exprimèrent de nouveau leurs sentiments de reconnaissance.

— Nous nous reverrons, je l'espère, dit M. Dalmon en serrant une dernière fois la main de son sauveur au moment où Julien montait à bord du *Saphir*.

— Qui sait ? répondit l'enseigne, peut-être bientôt. Sait-on jamais ce que demain nous réserve à tous.

— Que ce soit bientôt ou dans longtemps, je n'oublierai jamais que je vous dois la vie... Sans vous...

Le lieutenant l'interrompit :

— Ne parlons plus de cela, je vous en prie. Je suis payé au centuple par votre amitié et la sympathie qu'a bien voulu me témoigner mademoiselle.

Le coup de sifflet annonça la séparation. *Le Saphir* se mit en marche.

Tant qu'il fut en vue, Jeanne et son père agitèrent leurs mouchoirs pour saluer de loin leur ami, puis le petit navire disparut.

Ce départ de Julien et du docteur Doinet causa un vide dans l'existence de M. Dalmon et de sa fille. Ils se sentirent envahis par une mélancolie profonde, qu'ils ne parvinrent que difficilement à secouer.

Reynard, pourtant, de plus en plus attentionné, envers eux, s'ingéniait à leur procurer des distractions ; chaque jour il organisait quelque promenade nouvelle. Il leur faisait visiter en détails Sydney et ses monuments, les musées, le jardin botanique, le palais du Centenaire, qui possède l'orgue le plus grand du monde, ses magnifiques parcs et les villages des environs.

Entre temps, Jeanne entreprit d'apprendre l'anglais dont elle avait déjà quelques notions, très incomplètes, il est vrai, mais capables cependant de lui diminuer beaucoup l'aridité des premières études. Reynard s'offrit avec empressement à lui servir de professeur, et, sous sa direction, elle fit en quelques semaines des progrès très réels. M. Dalmon, qui assistait aux leçons, en profita, lui aussi. Au bout de deux mois il était arrivé à comprendre les mots usuels, et il possédait un vocabulaire suffisant pour les besoins journaliers.

Cependant le terme du délai fixé par l'avocat approchait.

Toutes les formalités de procédure avaient été accomplies. Le jugement envoyant M. Dalmon en possession de la succession avait été rendu. Il n'y avait plus maintenant qu'à attendre la clôture de la liquidation.

Enfin, un matin, l'avocat Edward Usher vint trouver M. Dalmon à son hôtel et, l'abordant d'un air oyeux :

— Tout est terminé, dit-il ; le sollicitor Simpson vient de me faire savoir qu'il est prêt à verser entre vos mains le produit intégral de la succession. Vous allez pouvoir rentrer en France quand il vous plaira.

M. Dalmon poussa un fort soupir de satisfaction et dit en se frottant les mains :

— Ah ! tant mieux. Il est temps que cela finisse. Je commençais à croire que je ne verrais jamais la fin de cette affaire. Quand pourrai-je me présenter chez M. Simpson ?

— Il vous attend aujourd'hui même. Si donc vous le voulez bien, cher monsieur, nous allons nous rendre immédiatement chez lui ; ma voiture est en bas à votre disposition.

— Partons, répondit vivement M. Dalmon. Je n'aurai garde de faire attendre M. Simpson aussi longtemps qu'il m'a fait attendre.

Quelques instants plus tard, les deux hommes sortirent de l'hôtel, suivis de Reynard qui, sur le conseil

de l'avocat, s'était muni d'une valise destinée à contenir les fonds.

Comme l'avait annoncé M. Edward Usher, le sollicitor les attendait.

Il leur donna d'abord communication des comptes de la succession qui se montait, après paiement des droits de mutation dus au fisc et des frais de justice, à la somme de \$373,000, soit en monnaie française : 1,865,000 fr.

— Voulez-vous vérifier ? demanda le sollicitor.

M. Dalmon qui, dans son commerce de la rue des Lombards, avait souvent examiné ses livres de caisse et vérifié minutieusement les comptes, ne fut pas long à prendre connaissance de l'état qui lui fut présenté.

Quand il l'eut approuvé, le sollicitor ouvrit son coffre-fort et en tira des liasses de billets de la banque d'Angleterre, qu'il étala successivement sur son bureau.

À la vue des tas de bank-notes, M. Dalmon eut un moment de vertige ; il se demandait s'il ne rêvait pas, si toute cette fortune lui appartenait réellement.

Cependant il se domina promptement, prit les billets, les compta avec le soin d'un homme habitué au commerce, et déposa une à une les liasses dans la valise apportée par Reynard. Puis il prit congé du sollicitor et remonta en voiture avec Reynard et l'avocat.

De retour à l'hôtel, il appela Jeanne à la hâte.

— Viens vite, fillette, accours.

Elle vint, impatiente de savoir si les affaires étaient enfin terminées.

Il ouvrit la valise et, joyeux, montra le contenu aux yeux éblouis de sa fille.

— Voilà près de deux millions de francs, mignonne !

— Qu'allons-nous faire de tout cet argent ? s'écria-t-elle.

— Cet argent ne nous appartient pas en totalité. Il faut d'abord en déduire la part de M. Charrier ; puis, voici une somme de cinq mille dollars que M. Edward Usher me permettra de lui offrir pour ses bons offices.

En même temps M. Dalmon tendait à l'avocat une liasse de bank-notes qu'il venait de tirer de la valise.

— C'est beaucoup plus que ce qui m'est dû et je dois tout d'abord vous prévenir que mes honoraires me seront payés directement par M. Charrier.

— Je le sais, répliqua M. Dalmon. Aussi je vous prie de recevoir cette somme, non à titre d'honoraires, mais comme un témoignage de ma reconnaissance personnelle, pour les services que vous m'avez rendus pendant mon séjour à Sydney, et le zèle que vous avez mis à terminer rapidement cette affaire.

L'avocat esquissa encore un refus, pour la forme mais tout en avançant la main.

— Vous me désobligerez en refusant, insista M. Dalmon.

— S'il en est ainsi, j'accepte, répondit M. Usher enchanté de la bonne aubaine, et prenant les cinq billets de \$1000. que lui tendait son client.

Quelques minutes après, il se retira, remerciant encore chaleureusement M. Dalmon et se mettant entièrement à sa disposition tant qu'il séjournerait à Sydney.

— Merci, merci mille fois, répondit M. Dalmon, mais maintenant je ne vais pas faire de vieux os en Australie. Nous partirons par le premier paquebot.

Resté seul avec sa fille et Reynard, il prit sans compter dans la valise une liasse de bank-notes qui représentait une valeur d'environ cent mille francs et la serra dans son portetfeuille.

— Ceci sera pour les dépenses courantes et les besoins imprévus, dit-il. Quant au reste, je le laisse dans ma valise. Nous n'y toucherons plus qu'une fois arrivés à Paris, lorsque j'irai remettre à M. Charrier la part qui lui revient.

Il referma soigneusement la valise, la déposa dans un superbe et grand coffre en bois d'eucalyptus marginata, placé dans un des angles du salon, et retira la clef du meuble, qu'il mit dans sa poche. Puis, s'adressant à Reynard, qui avait suivi tous ses mouvements d'un oeil curieux :

— Maintenant, cher monsieur, dit-il, nous allons, si vous le voulez bien, retenir nos places sur le paquebot. J'ai hâte de quitter Sydney, où nous n'avons plus rien à faire, et de revenir en France. Je

voudrais être de retour à Paris. Toi aussi, n'est-ce pas, Jeanne ?

— Oh ! oui, père... mais ce ne sera pas long maintenant.

## VI

## UN MISÉRABLE

Un quart d'heure plus tard, M. Dalmon et Reynard se dirigeaient vers le port, accompagnés de Jeanne qui avait voulu sortir avec eux.

Geneviève, la vieille bonne, était restée seule à l'hôtel. Déjà elle commençait les malles, pliant les robes de Jeanne et, chose rare, elle ne bougonnait pas, tant elle était contente à l'idée de retourner en France et de reprendre ses petites habitudes.

Comme ils approchaient du bureau des Messageries maritimes, Reynard dit tout à coup, comme si cette pensée lui venait seulement :

— Ne serait-il pas à propos d'envoyer une dépêche à M. Charrier pour l'aviser que l'affaire est terminée ?

— C'est juste, fit aussitôt M. Dalmon, je n'y pensais pas. Savez-vous où il y a un bureau télégraphique ?

— A deux pas d'ici, dans George-Street. Mais inutile de vous déranger, je puis y aller seul, je vous rejoindrai sur le quai, dans un instant.

Il partit, sur ces derniers mots, sans même écouter la réponse de M. Dalmon qui lui cria :

— Annoncez notre arrivée par le premier paquebot.

En attendant le retour de Reynard, Jeanne et son père, pour passer le temps, se mirent à contempler ce qu'ils avaient déjà vu souvent depuis trois mois, mais sans y prendre le même plaisir, l'admirable spectacle offert par la rade de Sydney, avec la foule de navires qui la sillonnent en tout sens, ses rives couvertes de villas superbes et de jardins fleuris.

Un quart d'heure, une demi-heure s'écoulèrent ainsi.

Reynard ne revenait pas. M. Dalmon et sa fille commencent à s'étonner.

Enfin, un peu inquiets, ils prirent le parti d'aller voir au télégraphe. Ils quittèrent donc le quai, s'engagèrent dans George-Street et entrèrent dans le bureau.

Ils cherchèrent du regard. Reynard ne s'y trouvait pas.

— Il aura sans doute pensé, insinua M. Dalmon, que nous ne l'attendions plus sur le quai et se sera rendu directement aux Messageries maritimes. Nous le retrouverons certainement là.

— Oui, c'est possible, répondit Jeanne. Allons retenir nos places, nous le retrouverons.

Ils se dirigèrent vers le bureau des paquebots, mais là, pas plus qu'au télégraphe, ils n'aperçurent le commis de M. Charrier.

Ils s'informèrent. Personne n'avait vu Reynard.

— Voilà qui est singulier, murmura M. Dalmon. Il était cependant bien convenu qu'il viendrait nous retrouver.

— Peut-être, fit observer Jeanne, s'est-il trouvé tout à coup indisposé, et il est retourné à l'hôtel.

— Nous allons nous en assurer, répondit M. Dalmon, dont un soupçon terrible venait de traverser l'esprit.

— Qu'as-tu, père, lui demanda Jeanne, tu paraîs inquiet ?

— Moi, non, rien, seulement nous allons retourner de suite à l'hôtel.

— Sans retenir nos places ?

— Nous reviendrons.

Il appela un cab qui passait vide et y monta avec sa fille. Le cocher, sur la promesse d'un pourboire, fouetta vigoureusement son cheval et, en quelques minutes, la voiture arriva devant l'hôtel Métropole sans que le père et la fille eussent échangé un seul mot.

M. Dalmon sauta précipitamment à terre.

— Avez-vous vu M. Reynard ? demanda-t-il au portier qui se tenait en permanence dans le vestibule.

— Oui, monsieur, lui répondit le grave domestique, il est rentré il y a environ une demi-heure ; puis il